

“CONSTITUTION ET PROCESSUS D’INTEGRATION SOCIO-ECONOMIQUE D’UNE MICRO-COLONIE CHINOISE DANS UNE COMMUNAUTE ANDINE A LA FIN DU XIX^e SIECLE-ACOS-VALLEE DE CHANCAY-PEROU” *

*I. Lausent***

RESUME:

Plus de 80 000 Chinois furent “importés de force” au Pérou entre 1854 et 1874, année où le Traité de Tien Tsin mit fin à ce trafic. Le Pérou de cette seconde moitié du XIX^e souffrait d’un manque de main-d’oeuvre aigu, situation aggravée par la libération des esclaves noirs d’une part et d’autre part par l’essor prit par les haciendas sucrières, la construction des premières lignes de chemin de fer et l’extraction du guano.

Entre 1860 et 1870 par exemple arrivèrent au seul port de Callao plus de 38 000 “coolies”. En 1876, dans la province de Chancay à Aucallama étaient employés 1 225⁽¹⁾ “asiáticos” soit plus de 66% de la population locale.

A la fin du siècle, beaucoup étaient morts, certains avaient réussi à retourner en Chine, et d’autres s’étaient définitivement installés, rejoints par une seconde vague de Chinois commerçants attirés par l’essor du Pérou. La plupart des Chinois s’établirent sur la côte où ils étaient arrivés et dans des centres urbains. Même parmi ceux qui travaillèrent dans la construction des chemins de fer, très peu s’installèrent définitivement dans les régions minières d’altitude.

Remerciements/Agradecimientos:

* Cet article a pu être réalisé grâce au Père. J.M. GAMARRA qui nous a ouvert les archives d’enregistrements des baptêmes et mariages de la paroisse de Huaral, ainsi qu’aux membres de la famille ESTRADA.

Este artículo ha podido realizarse gracias al Padre J.M. GAMARRA que ha puesto a nuestra disposición los archivos de registros de bautismos y matrimonios de la parroquia de Huaral así como a los miembros de la familia ESTRADA.

** IFEA. Casilla 278-Lima 18.

A Acos, petite communauté (300 à 400 habitants) de la vallée du Chancay établie dans un fond de vallée chaude ou "quebrada de yunga", on a retrouvé la présence d'une micro-colonie de Chinois. Dans quelles circonstances aboutirent-ils dans ce village de "sierra" (1 550 m)? Comment s'y intégrèrent-ils et quel fut leur rôle économique sont les questions que nous nous poserons dans cet article, puis dans un suivant traitant spécifiquement de leur rôle dans l'essor du village.

Notons un dernier point: le village d'Acos à l'arrivée des Chinois était dominé par un groupe de familles dites "légitimes" qui détenaient surtout un pouvoir fondé sur la propriété foncière. Les Chinois, en contribuant à développer l'économie de marché, entrèrent en conflit avec ce groupe mais sûrent aussi se le concilier.

ABSTRACT:

More than 80,000 Chinese were forcibly "imported" into Peru between 1854 and 1874, the year in which the Treaty of Tientsin put an end to this form of traffic. Peru in the second half of the 19th century experienced an acute shortage of manpower. This shortage was worsened firstly by the emancipation of the black slaves and secondly by the growth of the sugar plantations (*haciendas*), the building of the country's first railways and the needs of the guano-extracting industry.

Thus, between 1860 and 1870, more than 38,300 "coolies" arrived in the port of Callao alone. In 1876, there were 1,225⁽¹⁾ "asiáticos" — more than 66% of the local population — working in Aucallama in Chancay province.

By the end of the century many of them had died and some had managed to return to China while others had settled down in the country. These were joined by a second wave of Chinese, who were traders, drawn by Peru's economic growth. Most of the Chinese settled down on the coast where they arrived and in the cities and towns. Very few, even among those who worked on railway construction, settled down in the high-altitude mining areas.

A micro-colony of Chinese has been found in Acos, a small Chancay valley community of 300-400 inhabitants living at the bottom of the warm valley or "quebrada de yunga". The questions that we ask in this article and in the following one, which deals specifically with the role of the Chinese in the village's growth, are what the circumstances were in which they reached this sierra village (1,550 metres above sea level), how they were integrated into it and what economic role they performed.

One last point: when the Chinese came, the village of Acos was dominated by a group of families known as the "legitimate ones", whose power was chiefly based on landed property. In helping to develop a market economy, the Chinese came into conflict with this group yet managed to win it over.

RESUMEN

Fue entre 1854 y 1874, año en que el Tratado de Tien Tsin puso fin a ese tráfico, que se hizo venir por fuerza al Perú más de 80,000 chinos. En esa segunda mitad del siglo XIX, el Perú sufría justamente de una escasez muy aguda de mano de obra; situación agravada por la liberación de los esclavos negros de una parte y por otra parte a causa de la expansión de las haciendas azucareras, de la construcción de las primeras líneas férreas y de la extracción del guano.

Así por ejemplo, introdujeron entre 1860 y 1870 más de 30,000 culies que llegaron sólo al puerto del Callao. En 1876, en Aucallama —provincia de Chancay— trabajaban 1,225 asiáticos o sea más del 66% de la población local.

A fines del siglo XIX, muchos habían muerto, algunos lograron volver a China pero otros se habían quedado, instalándose definitivamente en el Perú. A estos últimos se agregó una segunda ola de chinos comerciantes atraídos por el desarrollo del Perú. La mayoría de los chinos se establecieron en la costa donde habían llegado primero, así como en los centros urbanos importantes. Aunque muchos habían trabajado en la sierra en las líneas férreas, pocos de ellos se instalaron en las regiones mineras de altitud.

En Acos, pequeña comunidad (de 300 a 400 habitantes) del valle de Chancay, implantada en los fundos calientes o "quebrada de yunga", se encuentra una micro-colonia china. ¿Cuáles fueron las circunstancias en que llegaron a ese pueblo de sierra (1,650 m.)? ¿Cómo se integraron y cuál fue su papel económico? Este artículo así como el siguiente que tratará específicamente del papel que tuvieron en el desarrollo del pueblo, intentarán contestar a esas preguntas.

Para terminar, tenemos que subrayar el hecho de que a la llegada de los chinos, el pueblo de Acos estaba dominado por un conjunto de familias llamadas "legítimas", cuyo poder se basaba en la propiedad de bienes raíces y la tenencia de la tierra. Contribuyendo a promover la economía de mercado, los chinos se encontraron en conflicto con esas familias de propietarios; pero después de un proceso de adaptación acabaron por conciliárselas.

A. LA COLONIE CHINOISE D'ACOS. COMMERCANTS CONTRE PROPRIETAIRES TERRIENS ET METIS

Si contesté que soit l'essor économique qui s'opéra dès la fin du siècle à Acos et dans les "fundos" il est certain que ceux qui contribuèrent le plus à raviver la vocation de marché et de commerce du village furent les Chinois.

Pour comprendre par quel mécanisme ils parvinrent à acquérir une telle puissance, il faut remonter à leur première apparition dans les "fundos" et discerner deux étapes dans les processus d'intégration socio-économique de ce nouveau groupe d'immigrants:

La première étape va de 1877 à 1891; c'est durant cette période que numériquement naît la colonie chinoise. Numériquement seulement car elle n'apparaît ni structurée du point de vue social ni organisée du point de vue économique. Du moins cela ne transparait pas à travers les archives locales.

La seconde étape commence avec l'arrivée, vers 1890, d'une nouvelle vague de Chinois qui viennent s'installer librement à Acos non plus comme "peones" ou petits artisans mais comme commerçants. On assiste alors à un ressaisissement culturel qui est à l'origine de la constitution d'une véritable communauté. Grâce aux lois internes qui la régissent et à une structure très hiérarchisée, les membres de cette communauté parviennent avant que ne s'achève le XIXe siècle, à exercer le contrôle de presque toutes les activités commerciales pratiquées à Acos.

Avant d'aborder la description du processus d'intégration socio-économique d'une colonie chinoise dans une communauté de "yungas", il est nécessaire — sans en refaire l'histoire — de replacer cette migration dans le contexte national et c'est à l'historien Jean Piel qu'est empruntée la relation des conditions dans lesquelles s'est effectuée l'"importation" des Chinois au Pérou.

(1) "Face au manque de bras, en 1848, la Société d'Agriculture de Lima conseille au gouvernement et au Congrès d'édicter une loi autorisant l'immigration asiatique au Pérou"(2). Sous la présidence de Ramon Castilla fut donc promulguée le 17 novembre 1849 la loi dite "Ley china" et dont voici les deux premiers articles:

1°—"Todo introductor de colonos extranjeros, de cualquier sexo, cuyo número no baje de cincuenta, y cuyas edades sean de diez a cuarenta años, disfrutará una prima de treinta pesos por individuo, que pagará el Tesoro nacional al momento de

(1) J. Piel, Thèse de doctorat d'Etat, 1963, p. 470.

(2) Le Pérou, pour remédier à cet éternel problème qu'est celui de la main d'oeuvre, avait d'abord institué le travail forcé, "Mita" ou corvée chez les indiens, puis face à la chute démographique qui s'en suivit, il dut aussi importer dès 1529 des esclaves africains. Cette traite des Noirs se poursuivit jusqu'à l'Indépendance en 1824. En 1854 on comptait environ 20 000 esclaves noirs au Pérou.

la internación teniendo a la vista las contratas respectivas autorizadas por los cónsules de la República”.

2°—“Se concede a los primeros introductores de colonos don Domingo Elías y d. Juan Rodríguez, privilegio exclusivo por el término de cuatro años, con la misma prima de treinta pesos señalada en esta ley, por cada colono de la China que introduzcan en los Departamentos de Lima y La Libertad, conforme al artículo anterior, comprendiéndose en esta gracia, los chinos que den cuenta de los interesados llegaron al puerto del Callao en el buque “Federico Guillermo”.⁽³⁾

“Ouvverte” depuis la guerre de l’opium aux entreprises occidentales, la Chine traverse alors une crise terrible qui provoque, justement en 1849, la rébellion des Tai-Ping, qui dure jusqu’en 1864. Dans cette société troublée où la généralisation de l’économie ouverte de marché à partir des concessions portuaires européennes provoque la ruine et le prolétariat de milliers de paysans et artisans chinois, des masses déracinées affluent vers les ports en quête de travail ou de rêve. Nombreux sont ceux qui échouent alors dans les fumeries de cet opium dont les Anglais, producteurs en Inde, ont imposé de force la consommation à la Chine en 1840. C’est dans ces fumeries justement, à Canton, que les agents des armateurs péruviens opèrent la presse du bétail humain en faisant signer des contrats de travail dans des conditions douteuses.

“De 1849 à 1874, 87 647 “coolies” chinois embarqués ainsi de gré ou de force, arrivent à Callao. Jusqu’en 1854, ils sont embarqués à Canton — jusqu’à ce que le gouvernement chinois, ému des fraudes, l’interdise. Après 1857 on tourne cette difficulté en embarquant les “coolies” à partir de Macao, avec complicité des autorités portugaises⁽⁴⁾. Ce trafic ne se ralentit qu’en 1873 quand le président de la République, Manuel Pardo, édicte une législation protectrice des Chinois. Il cesse en 1874 quand, par le traité de Tien Tsin du 26 juin, les plénipotentiaires péruviens acceptent les clauses du gouvernement impérial. Avant d’en arriver là il aura fallu les innombrables morts pendant la traversée, les mutineries chinoises aux escales ou pendant le voyage, les révoltes des “coolies” enfin sur les haciendas péruviennes où ils étaient les plus humiliés ou les plus exploités.”⁽⁵⁾

“Lorsqu’il est embarqué à Canton ou Macao le “coolie” chinois est censé avoir signé volontairement un contrat rédigé dans sa langue dont le contenu est le suivant: Enrôlé pour un travail de huit ans dans les entreprises péruviennes, il touchera au terme du contrat un pécule constitué d’un salaire de quatre piastres par mois à raison de six jours de travail par semaine du lever au coucher du soleil. Ce contrat s’entend, sous réserve de ne pas être endetté à son expiration. Sinon le temps du contrat est prolongé jusqu’à extinction de la dette... Ce prolétariat rural immigré vit en fait une véritable vie d’esclaves, malgré son statut en principe contractuel et libre⁽⁶⁾. Ce statut hybride entre le salariat et l’esclavage ne se conçoit guère hors des conditions bien particulières de la société latifundiste péruvienne de l’ère du guano.”⁽⁷⁾

C’est donc presque toujours après avoir accompli huit années de quasi-servitude, sinon plus, que certains Chinois dégagés de leur contrat cherchent de nouveau à s’employer. Pour ceux qui sont parvenus à ne pas trop s’endetter et à effectivement recevoir “le salaire de leur peine”, la possibilité s’offre d’ouvrir de petits commerces dans les bourgs côtiers et les haciendas. Dans la vallée de Chancay naquit ainsi une véritable

(3) in “Apuntes socio económicos de la inmigración china en el Perú (1848-1874). E. Fernandez Montagne” Tesis N° 1, Lima, 1977.

(4) in J. Piel, p. 470 cite: J. Stewart — Chinese bondage in Peru A history of the chinese coolie in Peru — 1849-1874 — Durham Duke University Press — 1951, 247 p.

(5) J. Piel, 1973, p. 470.

(6) idem, p. 471.

(7) J. Piel, 1973, p. 473-474.

ville commerçante chinoise à l'intérieur de la ville de Huaral elle-même. Mais lorsqu'en 1877 on perçoit régulièrement dans les "fundos" et à Acos l'arrivée en nombre de Chinois⁽⁸⁾, il s'agit alors de simples ouvriers agricoles, de "braceros" sans pécule. Leur intégration dans la communauté fut donc d'autant plus remarquable qu'ils arrivèrent — pour ceux de la première période — démunis et que les rapports qu'ils entretenirent avec le reste de la population étaient tels qu'ils auraient dû être maintenus dans la dépendance et la soumission.

1° *Intégration classique et rapports de domination.*

Mais avant de les baptiser et de les marier à l'église actes qui sont les fondements classiques de l'intégration et de la domination — faisons d'abord la connaissance de ces Chinois⁽⁹⁾ Remarque: la majorité de ces Chinois, comme leur nom et leur provenance le confirment, sont originaires du Fu Kien, du Yun Nan, du Guang-dong et des abords de Canton dans le sud de la Chine. Ayant eu l'occasion de converser avec le dernier d'entre eux (F. Sanchez) parlant encore le dialecte de son bis-aïeul il ne fait pas de doute qu'il s'agissait, du moins pour la majorité, de Chinois "Hakka" ou "Kejia" ethnies du Fu-Kien mais aussi du Guang-dong, du Sichuan ou du Tiangxi.

La seconde remarque que suscite de tableau, c'est la relation existant entre le début d'une importante introduction de Chinois à Acos et le début de la Guerre du Pacifique. Avant cette guerre, peu de Chinois travaillaient dans ces "fundos" et les métis employaient encore la main d'oeuvre indienne locale ou provenant d'autres communautés. Il ne fait donc pas de doute que cette arrivée de Chinois ait été directement liée au conflit: d'une part parce que la guerre provoqua une diminution de la main d'oeuvre disponible locale (départs et réquisitions) et d'autre part parce que de nombreux Chinois révoltés, libres ou sous contrat, fuyaient les haciendas de la côte venant chercher refuge dans les régions montagneuses.

En effet, depuis 1870 de nombreuses révoltes⁽¹¹⁾ de Chinois, maltraités et humiliés, éclataient dans ces haciendas. Beaucoup s'échappaient et cherchaient à travailler dans la sierra où ils ne devaient pas être repris. En 1880 justement, alors même que le conflit avec le Chili était au plus fort et que sur la côte, les "coolies" se soulevaient, saccageaient, pillaient et pactisaient avec l'ennemi⁽¹²⁾ qu'ils portaient rejoindre dans la Cordillère, un certain nombre de Chinois arrivèrent à cette époque ainsi que les trois ou quatre années suivantes, venant précisément de régions où les révoltes de "coolies" furent violentes; par exemple, Elguera et Juan Sallan ou Sayan qui avant 1880 étaient près de Pativilca⁽¹³⁾, ou San Mutin qui descendait de Viscas. Pour eux, comme pour les autres qui montèrent des haciendas de Chancay et Huacho, il est donc possible qu'ils aient profité des troubles et de la "terreur chinoise" pour abrégier leur contrat

(8) Aucune des Archives qui ont été consultées, ne mentionne le village d'origine de ces Chinois recrutés et regroupés dans les régions proches de Canton et embarqués à Canton ou Macao.

(9) Il a été possible de retracer les étapes de leur vie grâce aux registres paroissiaux de baptêmes, de mariages et aux archives communales.

(11) citons les plus connues: 1870 dans la région de Pativilca, en 1871 dans l'hacienda Maranga (Lima), en 1875 la révolte des Chinois de Huacho suivie en 1876 de celle des haciendas de Trujillo. cf "Los trabajadores chinos culies en el Peru" H. Rodriguez, Lima, 1977.

(12) En septembre 1880 de nombreux Chinois rejoignirent les troupes chiliennes du Général Lynch qui les libèrent des haciendas de Chimbote, Lambayeque et Trujillo où ils étaient traités en esclaves.

(13) Ces Chinois portent de plus, le nom de propriétaires d'haciendas de la région de Pativilca: Ignacio Elguera pour celle de Huayto et la famille Sayan pour celles d'Arguay et Potao — (cf: idem).

Année d'arrivée à Acos	âge	NOM	Femmes péruviennes
1877	36	Manuel Velarde (LI-SEN)	?
1880	? ⁽¹⁰⁾	Elguera (A-CHON)	1. Cipriana Domingas 2. Eugenia Retuerto
"	?	Maximiliano Marques	Eugenia Inocencio
"	?	José Lino	Simona Santos
"	?	Juan Sallán ou Sayán	1. Edwige Inocencio 2. Simona Santos
1881	?	A-Chuy	Antonio Advincula
1882	?	A-Chau	Resurrección Borales
1883	30	Manuel Encarnación ou M. Luiche	?
"	29	Antonio Sanchez	1. Nicolasa Ventes 2. Simona Santos 3. Juliana Cruz
1885	24	Pablo Espinoza	Toribia Carlo (Carro)
"	?	Beto	Lorenza Morales
"	29	José Velasques	?
"	32	Pedro V. Espinoza	Heldiroza ?
1886	?	José Sanchez	Maria Matucana
"	?	José Monje	Carmen Lenciano
1887	?	Manuel Sanchez	Anselma Cordova
"	?	Francisco A-Guana	1. Eulalia Baltazar 2. Petrona Salvador
1888	55	Dionisos Espinoza	?
"	?	Florentino Ureta	Mónica Medrano
1889	?	Antonio Salinas	Margarita Espinoza
"	?	San Mutín	Reina Pajj
"	?	Pedro Luciano	? Roque
"	?	Tomaso Valverde	?
1890	?	?	Marcelina Luna
"	?	José V. Alvarado	Angela Ciriaco
"	40	Mariano M. Ramirez (SIPL-LINO ou Sipilino)	Maria C. Buitron

⁽¹⁰⁾ Le A ou Ah, est un préfixe que l'on emploie souvent familièrement devant les prénoms dans le sud de la Chine — cf "La véritable histoire de Ah Q" Lou Sin — Edition en langues étrangères-Pékin.

et venir à la fois se réfugier et s'employer dans les "yungas de quebrada" où justement un besoin de main d'oeuvre se fait ressentir.

Ces quelques notes complémentaires avaient pour but de retracer le contexte et les conditions dans lesquels se constitua à partir de 1880 la colonie chinoise d'Acos.

a) le baptême⁽¹⁴⁾ et le concubinage: deux facteurs d'intégration.

"Recordaremos que a su llegada a la hacienda, se daba a los chinos un nombre cristiano para comodidad del amo y del capatáz. Sabemos por los diarios que al obtener su libertad, conservaban este nombre y adoptaban otro igualmente cristiano y español."⁽¹⁵⁾

⁽¹⁴⁾ Voici en 1893 comment les Chinois introduits aux Philippines considéraient le mariage et le baptême: "A Manille par exemple, il existe une chrétienté chinoise assez nombreuse. Le fait tient principalement à une loi, portée par le gouvernement espagnol des Philippines, qui ne permet pas à un Chinois d'épouser une femme

Arrivant directement des haciendas où un nom leur avait été donné, il n'était pas coutume alors que le propriétaire les fisse baptiser (par sa parenté par exemple) afin de resserrer des liens déjà déterminés par un contrat de servitude. Si certains portèrent le nom de leur hacendado, ils n'en n'étaient pas pour autant baptisés, et, dans leur dénuement, leur âme (si tant est qu'ils en aient eu une, on en doutait à l'époque) leur appartenait encore. N'ayant pas eu d'autres maîtres que de grands propriétaires fonciers de la côte, les Chinois d'Acos arrivèrent sans avoir reçu le sacrement qui aux yeux des métis et espagnols, faisait d'eux des "hommes". Accepter le baptême équivalait à accepter les lois de la société coloniale, accepter l'intégration culturelle et par conséquent culturelle. Or, en échange de cette possibilité qui leur était à la fois offerte et imposée de s'intégrer à la vie sociale péruvienne, ils devaient en contre partie, comme l'avaient fait avant eux les Indiens, se plier aux exigences de ces mêmes lois.

Par le baptême de l'adulte chinois, il se crée entre lui et le parrain qui "s'engage devant l'église à prendre soin de son âme", une relation de dépendance; le Chinois étant en quelque sorte redevable envers celui qui est en général aussi son employeur, du fait que celui-ci lui assure un début d'intégration dans la communauté. En échange d'une certaine soumission et de services rendus, parrains et marraines, métis, blancs ou indiens, adoptent envers eux une attitude paternaliste. Aussi le baptême est-il perçu comme une des nombreuses contraintes sociales qu'ils doivent accepter; il est subi par le Chinois auquel on impose par ce biais un rapport de domination qui dure le temps d'une vie et non plus d'un contrat.

Tagale s'il n'a pas embrassé auparavant la foi catholique. Quand un Céleste émigré veut se marier, il reçoit le baptême sans répugnance et lorsqu'il veut retourner dans sa patrie il abandonne sans plus de souci et la femme qu'il a prise et la religion qu'il avait acceptée..." in: Bouinair & Paulus "Le culte des morts dans le Céleste Empire", 1893, Annales du Musée Guimet. Paris. Au Pérou, on le verra, les Chinois acceptèrent beaucoup moins facilement cette "mesure de police". En fait et contrairement aux Philippines plus proches de la Chine que ne l'est le Pérou, les Chinois n'espéraient guère retourner un jour dans leur patrie et conservèrent beaucoup plus longtemps la pratique coutumière du concubinage.

(15) in "La servitumbre china en el Perú" Wat Stewart Mosca Azul, Lima, 1976. Traduction de l'ouvrage en anglais de 1951, op. cit. (cf note 1 p).

1877 — 1880

Chinois	déjà baptisés	baptisés à Acos adultes	baptisés et mariés	faisant baptiser leurs enfants illégitimes	
Manuel Valverde		x		(x avant de l'être (lui-même))	
Maximilano Marques		x			
Manuel Encarnación		x			
Pablo Espinoza		x	x		
José Velasques		x			
Pedro V. Espinoza		x			
Dioni Espinoza		x			
Pedro Luciano		x			
Tomaso Valverde		x			
Sipilino ou		x	x		
Mariano Ramirez					
Beto	x				x
José Sanchez	x				x
Manuel Sanchez	x				x
Florentino Ureta			x		
Antonio Salinas			x		

Chinois dont on ne sait s'ils on été baptisés ailleurs mais qui font baptiser leurs enfants nés d'unions illégitimes:

- A-Chon Elguera : sans doute mais ne fit pas souche à Acos
 José Lino : ne resta pas à Acos
 Juan Sayán : sans doute mais ne resta pas à Acos
 A-Chuy : non (?)
 A-Chau : non (?)
 José Monje : sans doute mais ne resta pas à Acos
 San Mutin : ne resta pas à Acos
 José Alvarado : sans doute
 Antonio Sanchez : se fit baptiser en 1898 pour se marier légalement.

Voici deux exemples de baptêmes de chinois acosinos: "1877... puse óleo y crisma a Manuel Valverde natural de Cantón de Treinta y seis años hijo de Li Sen y de N.N., fue su padrino Luis Valverde⁽¹⁶⁾." puis cet autre datant du 22 mai 1888: ⁽¹⁷⁾. puse por nombre Dionicio Espinoza de cincuenta y cinco años de edad, hijo de padres infieles de la China habiendo sido su padrino Daniel Espinoza.

Ainsi, tous les Chinois qui furent baptisés eurent comme parrain soit les locataires métais qui les employaient soit les notables locaux des "fundos" de Coto, Canchapilca, Acos et Lampián; et c'est à eux qu'ils empruntèrent le non patronymique:

⁽¹⁶⁾ Libro de bautismos 1872-1879, Archives paroissiales de la paroisse de Lampián, Huaral.

⁽¹⁷⁾ Idem

Chinois baptisés adultes

Parrains de baptême

Manuel Valverde (36 ans)	1877	Luis Valverde , métis et propriétaire. Sa famille, pense-t-on, avait accès à ces "fundos" depuis la fin du XVIIe siècle; lui, s'installa à Acos définitivement en cette fin du XIXe.
Manuel Encarnación Luiche (30 ans) (de Lucchi)	1883	Francisco Lucci ou Luiche Italien installé depuis peu à Canchopilca. Sans doute locataire. Eut une grande notoriété auprès de ses compatriotes et des métis.
Tomaso Valverde (?)	1889	Tomaso Valverde , frère de Luis.
Pedro Luciano (?)	1889	Pedro Luciano , locataire vivant à Canchopilca.
Mariano M. Ramirez (40 ans)	1890	Serapio Luciano et Maria Ramirez Métis de Canchopilca: locataires.
José Velasquez (29 ans)	1885	Sebastian Velasques , locataire venant de Huaral, est aussi maquignon.
Pablo Espinoza (24 ans)	1885	Vicente Espinoza , membre de la puissante famille Espinoza de Canchopilca qui se distingua pendant la guerre du Pacifique; se disent ⁽¹⁸⁾ " caballeros de industria " et sont à la fois propriétaires et locataires.
Pedro V. Espinoza (32 ans)	1885	Valentino Espinoza , même famille de Canchopilca mais dont certains membres s'installèrent à Acos.
Dionisos Espinoza (55 ans)	1888	Valentino Espinoza , le même.

Quant à ceux qui ne tombèrent pas directement sous la dépendance de leur propre parrain de baptême ils ne purent échapper de tomber sous celle des parrains et marraines des enfants qu'ils avaient eu en coucubinage avec soit des femmes "peones" soit pour les plus chanceux avec une femme appartenant à la branche pauvre d'une puissante famille locale.

Dans ce cas, le Chinois ne subit plus pour lui-même le parrainage; il devient demandeur et sollicite un "*compadre*"⁽¹⁹⁾ qui sans trop exiger de lui pourra lui permettre de sortir de sa condition.

Chez les Chinois "heureusement" unis, il était courant de demander à un parent ou à un allié de la famille de la mère d'être le parrain de l'enfant; enfant qui racialement fut désigné sous le nom d'"*injerto*" ou greffon. Voici les exemples les plus frappants de ce type d'unions:

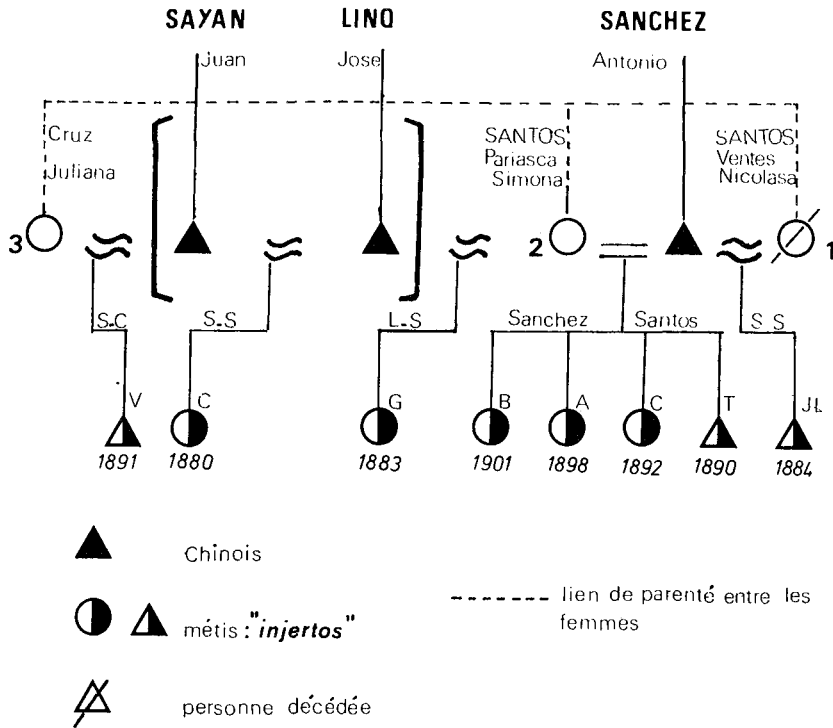
(18) Se traduit littéralement par "gentilhommes d'industrie" ou industriels; en fait, il s'agit de petits "capitalistes locaux" produisant et faisant le commerce des céréales et d'animaux de boucherie.

(19) "**Compadre**": le "compadre" est le parrain de baptême et le compère des parents de l'enfant baptisé.

Lieu de résidence	Chinois	Lien de concubinage	Femmes	Lieu de résidence
Acos	1° Manuel Sánchez	≈	Anselma Córdova	Coto
Acos	2° Antonio Salinas	≈	Margarita Espinoza	Canchapilca
Acos	3° Mariano Ramírez	≈	María C. Buitrón	Canchapilca
Acos	4° José V. Alvarado	≈	Angela Ciriaco	Acos

Sans oublier le cas suivant plus clairement résumé grâce à un schéma de parenté: 5°.

Schéma No. 1



1°—Par son concubinage avec Anselma Córdova, Manuel Sánchez dont le maître fut le colonel Manuel Sánchez, s’allia à une famille de métis originaire de Coto et résidant dans le fundo de la communauté à Oquendo; famille de propriétaires, de locataires et d’artisans. M. Sánchez demanda donc à Juliana de la Cruz qui, elle aussi, appartenait à une importante famille de Coto alliée par ailleurs aux Cordova, d’être sa “comadre”⁽²⁰⁾. Grâce à ce lein de “compadrazgo”⁽²¹⁾ il tenta de s’intégrer à la famille de sa femme et contribua à l’élargissement des alliances d’après un modèle très métis

2°—Antonio Salinas obtint le parrainage pour son fils, d’un proche parent de sa femme: Valentino Espinoza, métis de Canchapilca qui d’ailleurs baptisa deux Chinois

(20) La “comadre” est la marraine de baptême et la commère des parents de l’enfant baptisé.

(21) “compadrazgo”: parrainage.

adultes. Fait significatif, le patronyme Salinas disparut à la génération suivante et seul resta le nom, plus honorifique, de la famille Espinoza.

3°—Mariano Ramírez qui par sa compagne était rattaché à la famille Buitrón de Canchapelca chercha une meilleure alliée en demandant à Guadalupe Torres d'être sa "comadre": celle-ci appartenait en effet à une très puissante famille blanche originaire de Lampian.

4°—Quant à José Alvarado qui portait lui-même le nom d'une importante famille métisse de Lampian, il se lia à une femme appartenant à la famille Ciriaco; les Ciriaco, métis ou indiens selon les registres, faisant partie des familles satellites qui gravitaient autour des "Familles Légitimes" d'Acos. Ici, les parrains sollicités ne furent autres que Anselmo Mansilla, gouverneur du district et de Lorenza Leon d'une des plus anciennes familles de Lampian.

5°—Enfin le cas de Simona Santos-Pariasca qui eut de trois Chinois différents six enfants au total; ici encore les Santos faisaient partie d'une ancienne famille de Lampian. C'est son union avec Antonio Sánchez qui fut la plus sérieuse puisque, chose rare chez les Chinois, ils se marièrent légalement. Pour tous les enfants de S. Santos, le choix du "compadre" fut là encore une marque de distinction:

Pour les deux demi-soeurs Gabriela Sayán Santos et Carmen Lino Santos, la marraine fut Bárbara Herrera. De famille blanche, celle-ci possédait dans le "fundo" de Lampian deux petites haciendas à Rauri et Huayo. Un autre de ses enfants fut cette fois baptisé par son proche parent Cristóbal Santos: (cf schéma 1°)

Mais ces exemples sont des exceptions car non seulement ils sont rares mais encore ils ne présentent que l'aspect positif d'une démarche qui aboutit effectivement à l'intégration sociale, du moins en apparence.

En réalité, entre 1877 et 1890, la majorité des Chinois d'Acos n'eurent comme compagne que de simples ouvrières agricoles de familles pauvres et souvent de communautés éloignées. Pour eux aussi le baptême des enfants aurait pu être un moyen de s'attirer les bienfaits de certaines familles plus importantes, mais il ne fut en fait l'atout que de peu d'entre eux.

Certains de ces Chinois qui n'avaient pas la compagne leur permettant de nouer des liens familiaux avec les grandes familles, sollicitèrent aussi auprès de petits métis locaux tels: J. Pérez, M. Tafur, J. Beto, S. Velásquez, P. Luciano, V. Rojas, etc., d'être les parrains de leurs enfants. Le plus souvent ces métis étaient ceux-là même qui les faisaient travailler; dans ce cas le solliciteur n'avait rien à espérer et était plus encore maintenu dans sa position d'obligé.

On pourrait donc conclure que grâce à la formule classique — unions et baptêmes — les nombreux Chinois qui s'implantèrent à Acos firent tout, ou presque, pour s'assimiler à la population locale. A travers la pratique du "compadrazgo" il serait possible d'imaginer que se soit formé une stratification socio-culturelle entre Chinois d'un même groupe calquée sur celle des métis et des Indiens, chaque strate rejoignant celle qui lui aurait correspondu localement. En fait, il n'en fut rien; et ce comportement social compte parmi les faux-semblants d'intégration dont il sera question plus loin.

2°—Ressaisissement culturel et monopole commercial.

Tant que les Chinois acceptèrent passivement ce type d'intégration classique à la société hispano-péruvienne, ils furent dispersés çà et là dans les "fundos" et dépendants de "compadres" métis.

Jusqu'en 1890, leur comportement social est neutre; aucune forme d'organisation, qu'elle soit parentale, sociale, culturelle ou économique n'apparaît. S'ils sont présents par le nombre, ils sont absents de toutes manifestations et n'ont pas de place dans la société acosina; ils sont tout simplement "fonctionnels" au même titre que les Indiens

les plus pauvres, encore que ces derniers aient réussi à garder en les travestissant certaines de leurs coutumes et qu'ils soient parvenus à rester un groupe homogène uni par le sang et par la classe.

Pourtant à la fin du siècle, les Chinois parvinrent à fonder un groupe puissant, régi par des lois internes qui lui étaient propres, et surtout à devenir les maîtres du petit commerce.

Comment alors s'est opéré le ressaisissement culturel capable de les réunir et de quelle manière peut-on le mettre en relation avec le monopole commercial qu'ils vinrent à détenir? L'explication de ce processus n'est possible qu'en se référant à des concepts sociaux chinois dont l'essentiel sera exposé chaque fois.

a) Le rôle du patronyme chinois et du baptême.

Pour un Chinois, la famille est la réunion de personnes portant le même nom patronymique (ou Xing⁽²²⁾); c'est une collectivité de personnes descendant par les hommes (famille agnatique) d'un ancêtre commun mythique ou réel. Il ne s'agit pas ici de la famille nucléaire mais de la grande famille élargie. En son sein, l'autorité se transmet de père en fils et appartient au plus ancien de la branche aînée qui est l'héritier et le représentant de l'ancêtre commun; son rôle est de veiller à maintenir indivis le groupe, à entretenir le culte des ancêtres et à tenir les registres familiaux. Il veille encore à ce que soient appliquées toutes les règles morales que le confucianisme inculque et qui sont à la base de la vie sociale, il s'agit principalement: du culte des ancêtres dont les noms sont inscrits⁽²³⁾ sur les tablettes ancestrales, du respect et du soutien des parents.

L'importance du nom, le Xing, sous lequel se rassemblent tous les groupes familiaux — subdivisions d'une même famille — est telle qu'elle est à l'origine de la formation du clan. En Chine rurale par exemple, il est courant que du clan naisse le village dont tous les habitants porteront le même nom; parents consanguins ou par alliance, ils rendront un culte à l'ancêtre commun lors de fêtes rituelles et formeront un clan territorial.

Lorsque le clan devient trop important le degré de parenté n'est plus que nominal mais il leur reste cependant interdit de s'entremarier, la règle d'alliance matrimoniale — fondée sur l'exogamie de clan — étant la prohibition du mariage entre personnes ayant le même patronyme. Cette règle est très forte puisque par exemple un individu nommé Li originaire du nord de la Chine ne pourra se marier avec un autre Li, même si celui-ci vient du sud, ayant et vénérant un même ancêtre.

L'homme doit donc chercher femme dans un autre clan; souvent il la choisit dans la famille de sa mère continuant ainsi à entretenir des relations préférentielles avec un clan allié mais non parent puisque la parenté par les femmes n'existe pas. De cette sorte aussi, ses enfants continueront à porter son nom et celui de son clan, et perpétueront le culte des ancêtres en inscrivant son nom sur les tablettes familiales.

Dés lors il est facile d'imaginer dans quel dénuement culturel, dans quel désarroi social arrivèrent et s'installèrent jusqu'en 1874⁽²⁴⁾ les Chinois amenés de force au Pérou.

Sans femmes⁽²⁵⁾, réellement coupés de leurs racines, ne pouvant — et dans quelles

(22) Il existe en Chine 456 noms patronymiques consignés depuis la plus haute antiquité dans le "Bai Jia Xing" ou "Livre des cent noms".

(23) Les Chinois illétrés faisaient appel à un dignitaire.

(24) Après 1874, année du Traité de Tien Tsin, les émigrants chinois arrivent librement, certains avec leurs tablettes et même avec leur cercueil! (information orale — Чужага)

(25) Il y eut sans doute des femmes — en nombre restreint — qui furent introduites clandestinement au Pérou (cf: photo d'une femme habillée en homme et portant un carcan dans la thèse de M. Quintanilla del Mar, 1978, information de C. Lombard), mais aucune en tous cas, ne parvint jusqu'à Acos.

conditions? — faire qu'une fois l'an leurs dévotions⁽²⁶⁾, il ne restait à ces Chinois que leur nom et leur dialecte. Et c'est grâce à ce nom qu'ils purent recréer entre eux des liens, reformer des clans, s'associer et s'entraider⁽²⁷⁾.

Jusqu'en 1890, les Chinois des "fundos" et d'Acos vécurent anonymement; certains avaient déjà changé deux fois de nom, la première sur la côte dans une quelconque hacienda, la seconde en étant baptisé à Acos. Il semble qu'ils ne s'associèrent guère et qu'ils tentèrent apparemment de former un noyau familial de type hispano-péruvien. A partir de 1890, cette démarche disparut et un phénomène assez remarquable fut observé.

Depuis déjà longtemps, les Chinois vivant sur la côte en marge des haciendas ou dans les villes et bourgs commerçants comme à Huaral dans la vallée de Chancay, avaient constitué des colonies⁽²⁸⁾ organisées et puissantes. A Huaral des Chinois avaient leurs "clubs" ou confréries. Les commerçants y avaient acheté un terrain pour en faire leur cimetière. Un "asilo", sorte d'hospice et d'hôpital, avait été construit. Beaucoup moins contrôlés et brimés dans l'accomplissement de leurs rites, ils étaient parvenus à retrouver, sinon conserver, les éléments essentiels de leur culture.

Or, les Chinois qui montèrent s'installer à Acos à cette époque, avaient, soit longtemps vécu et commercé à Huaral, soit étaient arrivés depuis peu et librement au Pérou. Leur venue provoqua aussitôt chez les Chinois acosinos un ressaisissement culturel qui se traduisit ainsi:

1°—la réutilisation du nom chinois accolé au nom espagnol dans les actes officiels.

2°—considérant le baptême comme une simple mais inévitable formalité sociale, ils l'utilisèrent sans l'abandonner et ne choisirent comme "compadres" que des Chinois; choix dicté par le besoin de se reforger une parenté afin que, grâce à ces liens à la fois fictifs et réels, ils retrouvent ensemble au sein de la communauté d'Acos, une identité culturelle et cultuelle.

3°—ils reconstituèrent des clans et de nouveau pratiquèrent le culte des ancêtres (thème qui sera développé en fin de chapitre).

4°—après avoir été obligés de prendre compagnie parmi les indiennes et métisses, veufs, plus âgés, ou pour leurs enfants, ils ne contractèrent d'alliances matrimoniales qu'entre métis chinois (dans leur majorité).

5°—ils associèrent leurs intérêts économiques: commerçants entre eux, ou avec des locataires chinois.

(26) Il est en fait difficile d'affirmer que ces dévotions aient eu lieu une fois l'an seulement car il pouvait exister — ce qui est probable — dans chaque foyer un petit autel sur lequel étaient disposées les tablettes et les offrandes, maintenant ainsi le culte des ancêtres; de plus on connaît très mal les pratiques religieuses des Chinois qui vécurent dans les haciendas.

(27) Enfin, on ne peut pas vraiment dire qu'il ne restait aux Chinois que leur nom et leur dialecte, même si cela se présente ainsi; il est rare en effet que des Chinois se retrouvent isolés car très vite ils fondent ou se rattachent à une association quelconque mais souvent secrète. Partout où s'établissent des Chinois, "les associations de marchands à base régionale" (celles de Huaral, principal bourg de toute la vallée, furent très importantes) transcendent même les clans. "On sait par ailleurs que les riches marchands chinois établis à Lima jouaient un rôle important dans la vie chinoise locale mais aussi dans les rapports entre cette diaspora et la mère-patrie": précision apportée par C. Lombard-Salmon, CNRS.

(28) "les plus anciennes associations régionales regroupent des Cantonais de Gang Zhou, les mêmes qu'on trouvait en 1850 aux Etats-Unis". Communication C. Lombard-Salmon — CNRS — Dans le cas de Huaral une recherche reste à faire pour connaître sur quelles bases elles se fondèrent et quel fut leur rôle économique dans l'essor de la vallée.

1° La réutilisation des noms chinois: bien qu'administrativement ils aient toujours été désignés par leur nom espagnol, on retrouve dans différentes archives leurs deux noms associés et quelquefois le seul nom chinois, ce qui rend difficile l'identification de l'individu. Ainsi, Alguera ou A-Chon abandonna définitivement son nom espagnol en 1893, imité en cela par Sipilino; quant à Gabriel Cañamero qui arriva à la fin de 1891, il fit valoir son autre nom Lon Soy.

Dès lors, les nouveaux arrivants s'appelèrent: José Villegas, José Vargas, Dámaso Pablo, Isidoro Domínguez, Emiliano Amador ou César Cantellín.

Mais aussi: Francisco A Soma, Francisco Espinoza A-Yan, Zelmo la Torre Tun, A-Pen, A-Chin, A-Choñ, les JON et Jon FU, A-Lon Lao, Ho Lao Lu, A-Soma, A-Sun .. C'est à partir de références patronymique, ouvertement ou non revendiquée socialement, que vont se former les clans et être à nouveau pratiqué le culte des ancêtres.

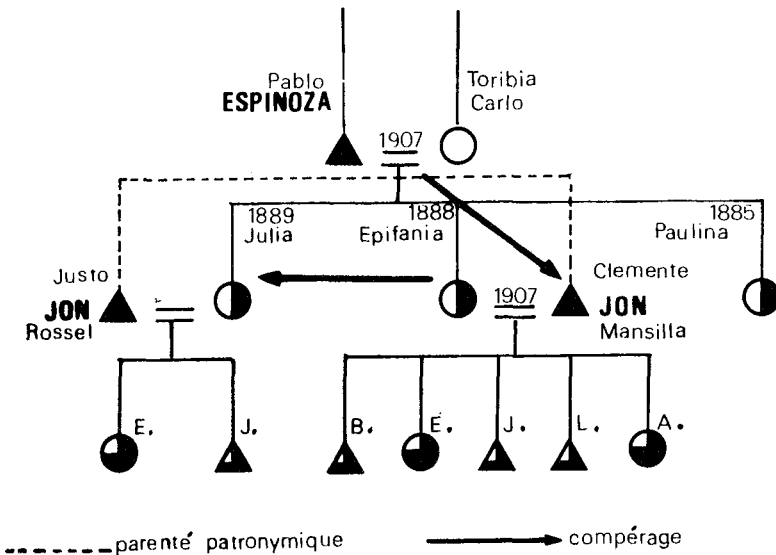
2° Les parrainages entre Chinois: voici d'abord quelques exemples.

Antonio Sánchez: avant 1890, celui-ci faisait baptiser ses enfants par des métis puissants alliés à la famille de sa femme. Après 1890, il y renonça et donna comme parrain à ses deux derniers enfants le Chinois le plus âgé de toute la colonie, Dionisio Espinoza, né en 1833. A défaut de l'ascendant commun à tous, c'est D. Espinoza, le doyen, qui était alors le chef du groupe. Aussi A. Sánchez, Chinois devenu puissant dans la communauté grâce à son mariage et à ses dons de guérisseur, ne s'abaissait-il pas en se soumettant à l'autorité du doyen. C'est lui qui le premier fit ce choix culturel, choix finalement suivi par la majorité de ses compatriotes acosinos.

Gabriel Cañamero Lon Soy: sur ses quatre enfants trois furent baptisés par des Chinois dont le premier toujours par D. Espinoza, ce en quoi il imitait F. A-Soma.

Les exemples de ce genre furent nombreux; en général on chercha à donner comme parrain à l'enfant, un homme âgé, respectable qui représentait le "père" d'une des branches du clan. Sinon certains cas font penser qu'à travers des alliances matrimoniales, on ait assisté à une tentative de reconstitution du modèle parental chinois par lequel l'enfant est confié à l'oncle maternel. Les Chinois ayant pris femmes péruviennes, la difficulté fut ainsi contournée:

Schéma No. 2

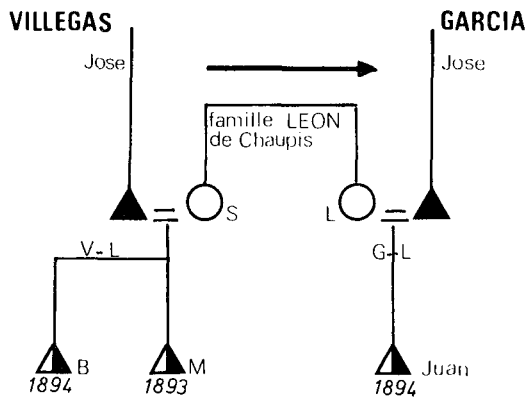


Epifanía se maria en premier, avec un jeune Chinois arrivé libre au Pérou. Originnaire de Canton il était commerçant et avait 24 ans quand il fut à la fois baptisé et se maria. Par déférence, le premier enfant fut lui aussi baptisé par le parrain de son père José Mansilla. Les trois enfants suivants, Elena, Julio et Leonor eurent comme parrain leur Grand Père maternel Pablo Espinoza.

Julia, dont elle aussi le mari chinois avait été parrainé par J. Mansilla, demanda à son beau frère Clemente, parent (par le patronyme) aîné de son mari, d'être le parrain de leur fils Joaquin dont il était l'oncle maternel par alliance.

Mais ce cas est particulier puisqu'il fait déjà intervenir dans la démonstration la seconde génération d'"injertos" voici donc deux exemples qui datent du tout début de ce ressaisissement culturel et qui en sont la preuve:

Schéma No. 3

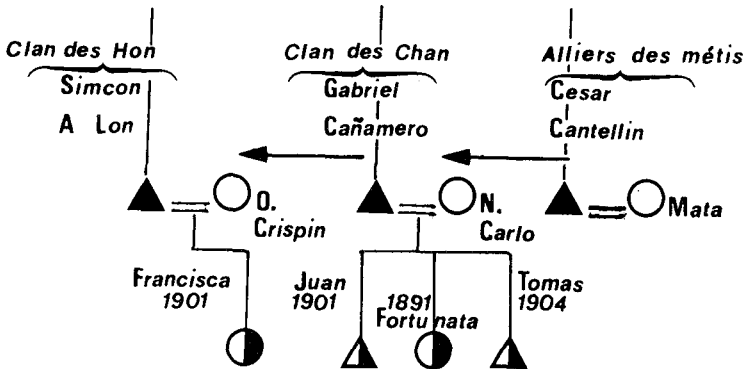


→ compéage

José Villegas, Chinois récemment arrivé à Acos, devint le "compadre" de José García dont il baptisa le fils Juan et dont il était par alliance l'oncle maternel. schéma N° 3)

Cet autre exemple est singulier:

Schéma No. 4



← relation de compéage

Allié par sa femme, d'origine italienne, aux métis de Canchapilca, César Cantellin fut le parrain de Tomás C.C. fils du commerçant Gabriel Cañamero Lon-Soy qui appartenait selon toute apparence au clan des Chan (g). Sa femme Natividad Carlo fut, quant à elle, la marraine d'une "injerta", Francisca, fille du Chinois Simcon A-Lon rattaché au clan des Hon⁽²⁹⁾ (ou Kong suivant les témoignages). (schéma N° 4).

Dans cet exemple, il s'agit de trois chinois puissants appartenant à des clans différents et répartis entre les fundos de Coto, Acos et Canchapilca qui, utilisant le "compadrazgo" tel qu'il se pratique dans la société hispano-péruvienne, cherchèrent au-delà des clans à tirer parti de cette parenté sociale. On remarquera le rôle nouveau joué par la femme; jusqu'ici elle avait été écartée de toutes manifestations sociales qui auraient pu contribuer au rapprochement des Chinois entre eux. Cette fois et par la suite, la majorité des femmes de Chinois fut sollicitée pour établir une parenté sociale (parrainage d'enfants et de mariages) afin de pallier par exemple à l'absence de parenté patronymique.

En ne pratiquant le "compadrazgo" qu'entre eux, les Chinois acosinos trouvèrent le moyen — en plus de leur parenté patronymique — de s'unir et de retrouver une certaine indépendance sociale puisqu'ils évitèrent, tant que cela se put, d'être les obligés de maîtres métis ou blancs. Ainsi utilisé, le "compadrazgo" fut à la fois une stratégie de défense et d'attaque envers la classe métisse face à laquelle elle opposa une colonie fermée, organisée et libre. C'est entre autres facteurs (organisation, alliances, capitaux) cette liberté qui dû leur permettre d'exercer sans trop de contraintes extérieures leurs activités commerciales, ce à quoi se consacrèrent de nombreux Chinois acosinos, tant parmi ceux d'avant 1890 que chez les derniers arrivés.

b) L'alliance et le monopole commercial.

Les familles Sánchez, Cañamero, Espinoza, Amador, etc. . . .

Antonio Sánchez né en 1854 selon certains registres, arrivé au Pérou en 1872 donc avec un contrat, travaillait depuis 1878 dans les fundos d'Acos. Il fit partie de ces Chinois qui s'allièrent (cf schéma de parenté N° 1) à des femmes issues de la branche pauvre d'une famille puissante et qui acquirent tant auprès de leurs compatriotes qu' auprès des métis, un certain pouvoir et prestige. Il faut dire dans le cas de Ho-Lao-Lu, nom chinois de A. Sánchez, que cet homme pouvait impressionner son entourage: "Curandero" ou guérisseur et un peu sorcier, commerçant habile, et surtout sachant lire et écrire le chinois⁽³⁰⁾ ce fut une figure importante de Lampian et d'Acos. Sa politique sociale fut très significative: il sût s'allier par le "compadrazgo" les métis (Jorge de la Cruz de Coto), la famille de sa femme (Cristóbal Santos) puis enfin lorsque s'organisa la colonie chinoise, le doyen Dionisio Espinoza. De plus, sa femme et lui parrainèrent de nombreux mariages entre commerçants chinois.

À ce propos une remarque s'impose. Ce n'est qu'à partir de 1895 que l'on trouve sur les registres paroissiaux des mariages religieux de Chinois: or cette légitimation des unions entre Chinois et métisses indiennes ne touche que les commerçants; ainsi (cf schéma de parenté N° 2) le cas de Pablo Espinoza obligé de se marier en 1907 pour que sa fille puisse épouser le commerçant chinois Clemente Jon. Pourquoi donc ces mariages légaux? Résultent-ils d'une pression émanant du curé de la paroisse et obligeant les Chinois puissants de la colonie à légaliser leurs unions afin d'encourager le reste de

(29) JON dans la transcription phonétique espagnole.

(30) Le fait d'être capable de lire et d'écrire le chinois le rangea parmi les détenteurs du savoir et d'une certaine sagesse mais aussi de la culture collective. La majorité des Chinois ayant acquis un certain pouvoir, savaient lire et écrire (ex. Leiko de Huascoy).

ces Chinois "*que viven malamente*" à suivre leur exemple? L'enjeu de cette sorte de marché ayant pu être la libre pratique du commerce; hypothèse qu'il ne faut pas écarter car comment expliquer cette série de mariages chez les commerçants à une époque où, devant la laïcisation, l'Église réagit vigoureusement et engage des missions d'évangélisation dans la "sierra"? de toutes façons il s'agit par ces concessions de protéger leur activité et de s'allier les différents pouvoirs comme le prouve la présence de témoins et parrains à la fois métis et chinois; quel bon compromis!

Antonio Sánchez donc, un des plus anciens Chinois d'Acos, considéré et respecté par les commerçants chinois plus jeunes qui arrivaient seulement, fut alors la tête de proue de ce groupe et domina avec ses parents et alliés le commerce local; ainsi, ses deux fils, Leoncio Sánchez Santos (Ventes) et Teodoro Sánchez Santos (Pariasca), devinrent très vite eux aussi commerçants dans les premières années de ce siècle. Teodoro épousa la fille "injerta" de Sipilino Ramírez agriculteur et locataire tandis que Leoncio se mariait avec la fille du commerçant Francisco A-Soma. Alors que Leoncio grâce à son mariage se tournait vers le commerce des boeufs, Teodoro, lui, pouvait grâce à son beau-père, M. Ramírez, procurer à son père et son frère, enclos et pâturages nécessaires. D'autre part et toujours dans la famille de Antonio Sánchez, sa femme fut aussi la marraine du mariage célébré en 1903 entre le commerçant chinois Gabriel Cañamero (Lon-Soy) et E Alzamora.

Lon-Soy Ainsi que la majorité des Chinois acosinos, il eut plusieurs (quatre connues) compagnes par lesquelles il fut l'allié de différents Chinois. La première, Natividad Carlo, était la soeur de la femme du respectable Chinois agriculteur-commerçant: Pablo Espinoza. De même que Pablo Espinoza, son beau-frère avait choisi pour gendre un jeune Chinois commerçant (Clemente Jon) afin de perpétuer la vocation commerciale familiale, Lon-Soy de son côté vit deux de ses fils se tourner vers le commerce eux aussi. Par une autre de ses femmes, Catalina Fernández qui appartenait à une famille aisée de Lampian, il devint encore le beau-frère de son compatriote Soi-Lin; celui-ci était aussi commerçant et avait épousé alors qu'il avait 48 ans, Maria Fernández seulement âgée de 17 ans.

Quant à *Manuel Luiche* — dit aussi Lenchi — il épousa finalement une métisse, Victoria Rodriguez, qui avait été la marraine du mariage contracté entre le Chinois Pablo Espinoza et Toibia Carlo; dans ce dernier cas c'est la femme qui tisse un lien de type "hispano-péruvien" entre ces deux Chinois commerçants. Par sa femme encore, M. Luiche put encore faire valoir ses liens de parenté avec le dernier de ce groupe de commerçants chinois, celui de Francisco Espinoza ou Francisco A-Soma qui se maria à une Pardo-Rodriguez, parente de la femme de Lenchi. Enfin, comme d'autres chinois commerçants acosinos, Manuel Luiche maria sa fille Isidora âgée de 15 ans à un Cantonais beaucoup plus âgé et arrivé de Huaral à Acos pour y ouvrir un commerce.

—Activités commerciales:

En quoi consistait donc ce commerce si attractif en apparence? Il s'agissait de produits manufacturés provenant de la côte, vendus dans des sortes de bazars où les transactions se faisaient à la fois par la vente, l'achat et le troc. Ainsi certains Chinois, sortes de marchands ambulants, parcouraient les communautés de la haute vallée en vendant ou troquant leurs marchandises. Souvent ils redescendaient sur Acos pour y vendre aux riches commerçants chinois tenant boutique, les produits de leurs échanges obtenant ainsi de l'argent liquide. De leur côté les commerçants d'Acos les revendaient, avec bénéfices, aux acosinos et voyageurs; et ne négligeant pas non plus le troc, ils échangeaient encore aux "serranos" descendus les jours de marché l'alcool et la coca obtenue auprès des caravaniers de Huanuco.

En plus de ces commerces de détail, les Chinois ouvrirent des "*chinganas*", sorte de petits débits de boissons, ainsi que des petits restaurants où ils élevaient en général

des porcs nourris avec les reliefs des repas. Cet élevage était destiné d'une part à la consommation locale mais aussi à la vente sur la côte; aussi, tout comme les autres commerçants, les restaurateurs s'allièrent-ils avec des Chinois agriculteurs-locataires afin d'avoir accès aux enclos et luzernières. Cette chaîne d'activités commerciales et agricoles qui s'établit entre Chinois liés par des relations fictives, sociales ou réelles de parenté, renforça la cohésion du groupe et leur permit de contrôler la plupart des activités commerciales du village.

Localement ce processus fut favorisé par l'arrivée d'une clientèle "serrana" composée d'ouvriers agricoles de pasteurs, de maquignons; facteur auquel vint s'ajouter l'établissement définitif dans le village d'Acos, d'habitants et locataires qui jusqu'alors avaient vécu dispersés dans les fonds de vallées.

Un autre facteur doit être pris en compte bien qu'il soit impossible actuellement de le mesurer: il s'agit du *capital de départ*. Par quels moyens les Chinois d'Acos de la première époque (1877-1890) ont-ils pu par la suite investir un capital, si peu important soit il, dans un petit commerce? Fut-ce avec l'aide de leurs parents par alliance, les métis, ou ont-ils attendu l'arrivée de la seconde vague de Chinois quant à elle plus fortunée?

De toutes façons, à partir de 1890 et durant deux générations, grâce à leurs alliances, les Chinois les plus privilégiés d'Acos et de Lampian, parvinrent à accumuler un capital qui ne fructifia qu'à l'intérieur du groupe. Rares sont les exemples où le capital ainsi acquis fut réinvesti dans la terre. Il n'y eut pas à cette époque de Chinois propriétaires mais uniquement des locataires qui sous-louaient leurs luzernières aux maquignons, à d'autres Chinois, aux voyageurs possédant des chevaux; certains cependant travaillèrent eux-mêmes la terre, produisant des cultures vivrières pour le marché local.

En 1898, deux Chinois étaient alors locataires et les parcelles qu'ils travaillaient étaient parmi les plus petites. Pour quelles raisons n'eurent-ils pas accès à la terre ni même à la location? les membres de la colonie chinoise n'étaient-ils vraiment que des commerçants ou bien les Acosinos les ont-ils empêchés d'investir dans le foncier afin qu'ils ne deviennent trop puissants? Ou bien tout simplement, comme on le supposait déjà précédemment, la terre était-elle devenue rare?

Citons enfin l'exemple de ce dernier Chinois, assez marginal par rapport aux autres membres de la colonie, qui de son métier "platero", — argentier —, épousa une femme appartenant à la très importante famille des Mansilla. Par son statut privilégié, ses possibilités financières, il aurait pu lui aussi investir son capital dans l'achat de terres. En tant que propriétaire, lui-même n'apparaît pas, par contre sa femme Pascuala Mansilla semble en 1898 avoir disposé de la propriété ou de la location (le document ne le spécifie pas de quatre terres de dimension moyenne; c'est, dans l'état actuel de nos recherches, entre la fin du XIXe et la première décennie de XXe, le seul exemple par lequel un Chinois aurait eu accès à la terre par l'intermédiaire de sa femme.

Les Chinois d'Acos finirent donc, de 1890 à 1945 environ, à monopoliser les principales activités commerciales. En tant que groupe structuré et en dépit de leurs concessions, compromis et alliances locales, ils s'opposèrent à l'ambition des métis pour lesquels la terre n'était plus une source suffisante de profit. Ce conflit latent d'intérêts, ne cessa de se développer à mesure que l'économie de marché pénétrait dans la vallée et que les métis s'en sentaient lésés. Très vite comme dans de pareils cas, cette rancœur se traduisit par des attaques personnelles et par une xénophobie notoire à l'encontre des Chinois acosinos.

C'est en cela que, ménageant le plus possible leurs intérêts ils s'efforcèrent de donner de leur groupe une image conforme à l'éthique sociale et c'est à travers les pratiques religieuses qu'ils y parvinrent le mieux; pratiques qui font partie des "semblants de l'intégration".

3°—*Les semblants de l'intégration.*

Parmi ces semblants de l'intégration, nous avons déjà vu comment, à travers les sacrements du baptême, du mariage et la pratique du "compadrazgo", les Chinois parvinrent à recréer un groupe structuré uni par des rapports de parenté propre à leur culture. Ainsi, extérieurement ils donnèrent l'image, d'ailleurs attendue, d'un groupe soumis au catholicisme — premier pas dans l'intégration — et même dévot alors qu'il ne s'agissait que d'une parade sociale:

"Conste por éste, como Yo Antonio Sanchez en unión de todos mis paisanos (c'est-à-dire la colonie chinoise d'Acos) me comprometo voluntariamente a entrar de mayordomo de la festividad del Angel San Miguel tomando a mi cargo todos los gastos que ocasionare en dicha festividad; siendo del modo siguiente: pagando los derechos al señor Cura, traendose una banda de música de viento y otra de cuerda, cuatro arrobas de cera blanca adornada y castillo; es de responsabilidad de la comunidad proporcionar pastos de los músicos y mandar esclusivamente bestias para su venida e ida de los coheteros con sus respectivos adherentes y propios hasta Ancón quedando también de cuenta de nosotros la alimentación de todos ellos. Para su constancia lo firmo juntos con el Inspector y mayores

Acos, Octubre 2 de 1895

Antonio Sanchez (signature en espagnol et en chinois)

Por (arruede?) de Manuel Luiche (Chinois)

Por su paisano Don Manuel Sanchez (Chinois)

Par cet acte, Antonio Sanchez s'engageait au nom de toute la colonie chinoise à remplir la charge traditionnelle de "mayordomo"; charge économiquement très lourde. Nous ne possédons pas de bilan économique, mais, pour se rendre compte de ce que cela pouvait représenter, nous avons repris l'exemple cité par J. Piel (Thèse d'Etat 1973 p. 759) et qui date de 1911:

Fête du Saint Patron de la communauté de Cailloma (Huanuco)

20 musiciens	20 x 8 soles	= 160 soles
2 quintaux d'eau de vie de canne		= 46 soles
repas et autres frais		= 100 soles
pétards, fusées et poudre		= 50 soles

Soit au total 356 soles à la charge d'un seul homme et de sa parentèle. Somme énorme lorsqu'on sait que la même année le salaire moyen d'un ouvrier des mines par exemple, était de moins de 50 centavos par jour. Les chiffres pour Acos sont absents mais cet exemple est suffisamment parlant.

Dans la société métisse comme dans la société chinoise, il est évident que cette forme d'engagement obéit à la nécessaire redistribution d'un surplus de richesses dont le but essentiel est d'augmenter le prestige du donateur. Cette charge est aussi une des plus importante que doit supporter un comunero et dans le cas d'Acos elle précède la nomination au titre d'"Inspector" de la communauté.

A travers le plus puissant d'entre eux, les membres de la colonie chinoise choisirent ce moyen pour exprimer à la fois leur dévotion envers le Saint Patron du village mais aussi leur désir de s'intégrer dans les affaires communales. Ce choix reflète aussi l'ambition de porter l'un des leurs au même rang que les autorités locales qui ne comptent parmi elles que des membres de "familles légitimes" et familles "satellites".

Dans cette opération de prestige plus que de foi, la colonie chinoise investit cependant beaucoup moins d'argent que n'aurait dû le faire une autorité communale. En effet, dans des cas semblables c'était en général les intermédiaires et commerçants qui bénéficiaient de telles dépenses engagées par le "mayordomo". Ici, ce furent les commerçants (souvent organisés en Chine en corporations extrêmement puissantes) qui fi-

nancèrent les frais de la fête. Ne serait-il pas juste de penser que les Chinois justifiaient et s'acquittèrent ainsi de leur rapide enrichissement envers la population acosina!

Seule, dans le cas de cette démonstration, la permanence de cultes ancestraux pouvait permettre d'affirmer que l'ostentatrice acception du catholicisme faisait partie de ces semblants de l'intégration; ce dernier exemple s'attachera à le prouver:

Il s'agit de la relation d'une coutume rapportée par trois métrés chinois qui en furent les derniers témoins⁽³¹⁾. La description en a été la suivante:

A la fin de notre année, c'est-à-dire le dernier jour de décembre et les deux premiers jours de janvier, les Chinois avaient coutume depuis leur arrivée au Pérou, de célébrer leur nouvel an, bien qu'en réalité il ne correspondit pas à cette date. En cette occasion, tous les Chinois des communautés de versant voisines comme Lampian, Coto, Pampas, San Juan, Huascoy, ou plus éloignées comme Viscas, Pasac Huaruquin, et Carac, descendaient avec femmes et enfants à Acos où ils étaient hébergés par les membres de la colonie chinoise. Teodorica Estrada, originaire d'Acos se souvient de sa tante descendant à dos de mule et portant habit de cérémonie⁽³²⁾. Le premier jour se passait alors dans les visites de politesse et les préparatifs

Le jour du premier janvier, les Chinois conviaient les habitants d'Acos à participer un grand festin en l'honneur de SAN ANCON (San A-Kong en réalité), Saint Patron de la colonie chinoise. De même qu'Antonio Sanchez avait célébré San Miguel, les Acosinos à leur tour devaient partager l'honneur rendu à San Acon. Le soir venu avait lieu la vraie cérémonie à laquelle seuls les chinois participaient.

Tous les témoignages concordent, pourtant il reste difficile de déterminer le sens de la réunion qui apparaît comme un amalgame de plusieurs fêtes du calendrier chinois célébrées en une seule à l'occasion de cette réunion extraordinaire.

La cérémonie commençait par un banquet; or on sait⁽³³⁾ que le banquet en Chine a une fonction culturelle. En cette occasion chacun apportait un lot de nourritures. Lors du banquet les mets étaient tous réunis et consommés, liant ainsi les participants; mais avant d'être consommés les plats devaient être consacrés par le doyen de l'assemblée. Ici un problème se pose car en général il n'y a qu'un seul "prieur" représentant l'ancêtre commun à tous les membres d'une même famille. Or dans le cas d'Acos, assemblée était divisée en deux clans, les Hon ou Kong et les⁽³⁴⁾ Chang, ce qui veut dire que tous les membres de deux familles différentes avaient décidé de célébrer en commun les fêtes rituelles, ce qui impliquait d'entretenir à frais communs un même temple ancestral⁽³⁵⁾.

Ainsi, par la communion alimentaire étaient liées des familles de vertus et de conditions différentes. A la fin du repas, les Chinois allaient vénérer San Acon dont

(31) Il s'agit de Nicanor Estrada de Huascoy (témoignage oral et écrit: lettre du 20-5-79, Hualar — N. Estrada et J. Gamarra Cortijo puis de Teodorica Naupari Estrada et de sa demie soeur Victoria Cristóbal E.

(32) Cette femme était la fille d'un puissant Chinois Lei-Ko, instruit agriculteur et commerçant.

(33) Pour une meilleure information cf: "La civilisation chinoise". Granet. A. Michel, 1968 — "Le peuple chinois ses moeurs et ses institutions" F. Farjenel, Paris 1904 — "Le culte des morts dans le Céleste Empire". Bouinai/A. Paulus, Annales du Musée Guimet, 1893.

(34) Il n'est pas possible dans le cadre de cette thèse de développer ce détail qui confirme une société très hiérarchisée et traditionnelle.

(35) "En Chine, seuls les clans riches entretenaient des temples ancestraux; et il n'était pas rare que des clans pauvres se réunissent pour en construire un collectif, pratique d'ailleurs très courante chez les Chinois des mers du Sud. Il y a aussi des clans qui pour des raisons historiques particulières ont entre eux des liens privilégiés; mais cela ne semble pas être le cas ici". — précisions apportées par C. Lombard Salmon, CNRS.

le portrait, abrité dans un petit temple, reposait sur un autel en gradin. Voici comment Nicanor Estrada l'a décrite⁽³⁶⁾ :

“San Acón, el hombre más sabio de China el cual adoraban estaba en una sala especial amplia (capilla) colocado el cuadro en un altar con 4 gradas o peldaños donde colocaban diferentes y exquisitas comidas en platitos ofrecidas al Santo intercaladas con sahumeros que prendidos despedían humo aromático que impregnaban todo el ambiente... Las uñas del Santo eran largas, sus mejillas ligeramente coloradas en forma de chapas, tenía bigotes bastante largos y caídas, a la derecha del Santo en el mismo cuadro, estaba de pie un chino de cara morena sin bigote, su izquierda otro chino joven con bigote caído pero cortito, ambos ponían una mano sobre el hombro de San Acón.”

La description de ce tableau ainsi que le fait de qualifier San Acon d'homme le plus sage de la Chine, aurait pu faire penser qu'il s'agissait de *Kong-zi* (Confucius) et de son disciple *meng-zi* (Mencius) traditionnellement représenté avec de petites moustaches courtes. Cependant une telle hypothèse peut déjà être écartée car les seuls à avoir vénéré Confucius ont été des lettrés et des nobles. Il serait plus juste dans ce cas, de voir dans San Acon, le fameux et populaire dieu *Guan-yu* ou *Guan (k) gong*. A la fois dieu de la bravoure, du commerce et du foyer, ce héros mythifié de l'“Epoque des Trois Royaumes”, avait en effet le visage coloré⁽³⁶⁾ et était souvent représenté entouré de son fils adoptif (le jeune Chinois aux moustaches courtes) et de son garde-corps au teint foncé. De plus, à ce culte très répandu chez les Chinois du sud, correspondait une fête de fin d'année qui durait plusieurs jours.

Ainsi, en cette occasion dressait-on à San A- (k) gong⁽³⁷⁾ devenu San Acon, un autel sur lequel brûlaient des bâtons d'encens et où étaient disposées de petites coupelles et des mets destinés à être consacrés lors du banquet cultuel réunissant toutes les familles.

La chapelle de San Acon était encadrée par les maisons des deux chefs de clan, en plein centre du village: *“la capilla del Santo estaba entre las casas de los dos personajes importantes, en el mismo centro”*.

Les Acosinos ont toujours cru qu'il s'agissait vraiment d'un saint chinois et respectèrent cette chapelle; de même, ils ne furent pas étonnés par les dons de nourritures, coutumes que beaucoup d'entre eux pratiquaient aussi à leur manière de jour de la Toussaint. Les Chinois leur apparurent donc doublement pieux puisqu'ils vénéraient San Miguel avec autant de frais (mais non de foi!) et de faste que leur San Acon.

A travers cet exemple transparaissent tous les facteurs qui ont déterminé la cohésion de ce groupe et sa puissance. Il ne faut pas oublier que l'autre finalité de cette réunion était la rencontre des jeunes “injertos” afin de combiner des mariages, d'unir des familles, obéissant ainsi à la règle matrimoniale d'exogamie.

C'est donc seulement à partir du ressaisissement culturel coïncidant avec l'arrivée importante d'une seconde vague de migrants chinois pour la plupart des commerçants, que la colonie chinoise d'Acos s'est réellement constituée. Sa cohésion, fondée à la fois

⁽³⁶⁾ cf note 1 p. 80 — lettre du 20-5-1979 — Huaral N. Estrada et J. Gamarra Cortijo.

⁽³⁶⁾ Il se peut encore qu'il se soit agi de Ah-Kong c'est-à-dire le “plus ancien de la famille, l'ancêtre” comme là encore il est appelé familièrement dans le sud de la Chine. Une autre suggestion nous a été apportée par C. Lombard: “Guan-gong, le dieu du sol peut aussi correspondre au “Chinois, le premier arrivé en pionnier à Acos ou bien au membre fondateur du ou des clans les plus anciennement établis.

⁽³⁷⁾ Guan-yu était un héros militaire de l'“Epoque des Trois Royaumes” devenu dieu. Alors qu'il était poursuivi, les dieux le protégèrent en colorant son visage de rouge, le rendant ainsi méconnaissable. Délaissant l'armée il devint commerçant de soja et beaucoup de marchands le vénèrent: n'était-ce pas le cas d'Acos?

sur le retour aux anciennes coutumes et règles d'alliances chinoises et sur l'adoption déguisée des règles et coutumes hispano-péruviennes, fut couronnée par son succès économique.

Détenant à l'origine un petit capital commercial, les Chinois finirent par contrôler la majorité des activités liées au petit commerce. Dès lors, deux forces économiques s'opposèrent dans le village: d'un côté les propriétaires terriens et métis pour lesquels jusqu'ici la terre avait été le principal fondement de leur puissance, de l'autre, les Chinois obstinés dans leur politique d'intégration et très actifs et efficaces dans toutes les transactions qu'ils entreprirent.

L'enjeu de ce conflit latent d'intérêts entre les détenteurs ancestraux et les prétendants au pouvoir ne fut pas la terre puisque comme on l'a vu, très peu de Chinois parvinrent à cette époque à y avoir accès; par contre, le contrôle du commerce fut le principal objectif de certains membres de ces grandes familles dites "légitimes" qui comprirent que de laisser le négoce aux Chinois les mettrait tôt ou tard en danger. Dotées d'un passé historique et de la possession de la terre, elles furent en effet les seules, en ce tout début du XXe siècle, à être capables en tant que force organisée, de s'opposer à cette colonie si rapidement née à partir d'être que l'on plaçait à peine au-dessus du "serrano indio".

Documents et Bibliographie Sommaire

- Archivos parroquiales de la Doctrina de San Juan de LAMPÍAN (Huaral)
 — Registros de Inscripciones de Matrimonios: 1850 à 1940
 — Registros de Inscripciones de Bautismos : 1850 à 1940
 Témoignages oraux des membres des familles métisses chinoises Estrada et Sanchez.
- ARONA JUAN DE (1891) "*La migración en el Perú*" Imprenta del Universo; de Carlos Prince.
- BOUINAI & PAULUS (1893) "Le culte de mots dans le Céleste Empire" *Annales du Musée Guimet* Paris.
- CHANG RODRIGUEZ E. (1958) "Chinese labor migration into Latin America in the nineteenth century" in: *Revista de Historia de América* n° 46.
- CHOY E. (1954) "La esclavitud de los Chinos en el Perú in: "*Revista de Folklore americano* vol. II n° 2 Lima.
- FARJENEL F. (1904) "*Le peuple chinois ses moeurs et ses institutions*" Paris.
- FERNANDEZ MONTAGNE E. (1977) Tesis n° I "*Apuntes socio-económicos de la inmigración china en el Perú (1848-1874)*."
- GRANET (1968) "*La civilisation chinoise*" Paris.
- LOU SIN "*La véritable histoire de Ah Q*" Editions étrangères. Peking.
- PIEL JEAN (1973) "*Terre, Agriculture et Société au Pérou de l'ère du Guano au lendemain de la Première Guerre Mondiale — 1840-1920 ou Contribution à l'Étude du développement du Capitalisme Agraire dans un Pays en situation néo-coloniale.*" Vol. II Université de Paris I.
- RODRIGUEZ H. (1977) "*Los trabajadores chinos culies en el Perú*" Lima.
 — (1979) "*La rebelión de los Rostros Pintados*" Instituto de Estudios Andinos. Huancayo. Ce livre a été porté à notre connaissance après la rédaction finale de l'article.
- STEWART W. (1951) "*Chinese bondage in Peru*". "A history of the chinese coolie in Peru 1849-1874" — Durham Duke University Press — 1951.